

le Luxembourg, et pourtant envisagée à plusieurs reprises. Ce choix apparaît notamment tenir à la longue méconnaissance, sociologique et statistique, des réalités de la dépendance et des solidarités familiales ; à la focalisation sur les coûts, tout en analysant mal les chiffres et les causes ; au défaussement durable, tant moral que financier, sur les aidants familiaux – au risque de leur épuisement, non pris en compte avant les années 2000.

On ajoutera une conclusion solide, et, reprenant les points saillants de l'ouvrage, accusatrice. « Il est d'abord frappant qu'un pays où l'État-providence a connu un tel essor et qui revendique un modèle social maintienne à la marge du système une de ses populations les plus fragiles » (p. 299). L'auteur y revient également sur la difficulté des pouvoirs publics à maîtriser les flux et coordonner les politiques sociales ; sur leur focalisation constante sur les arguments financiers aux dépens des besoins des personnes ; sur leur renoncement à la logique finaliste, contrairement à de nombreuses expériences étrangères et aux propositions internationales.

Dense et technique, déconstruisant des idées reçues, articulant les niveaux national, international, départemental et local, mais aussi les recherches sociologiques et gérontologiques des différentes époques, et le rôle des solidarités privées et des associations, l'ouvrage apporte bel et bien « une nouvelle contribution à l'histoire de l'État social en France, aux temporalités de ses politiques sociales et à la notion de progrès social » (p. 11). Avec en filigrane, au-delà des critiques implicites sur la façon dont la France a géré la question, nombre de pistes.

Faisant la part belle aux politiques de maintien à domicile, il est toutefois moins disert sur les (vastes) transformations des hébergements collectifs, hospices devenus à partir de 1970 EHPAD médicalisés, et dont le choix politique de privatisation partielle du financement, lié à leur coût exorbitant, commence à faire débat. Si le débat causaliste/finaliste apparaît à maints égards crucial, ses frontières ne sont en outre pas toujours claires : en laissant souvent les personnes âgées dépendantes se glisser dans les dispositifs de handicap, la France semble paradoxalement en pratique assez finaliste, en dépit de politiques en théorie causalistes. Enfin, le lecteur qui suit les publications des Presses de Sciences Po restera troublé par le choix éditorial et quelque peu léniniste du titre (*Que faire de nos vieux ?*), un an après *Que faire des restes ? Le réemploi dans les sociétés d'accumulation*, qui portait sur les nouvelles vies à donner... à nos déchets. C'est d'ailleurs un point que l'ouvrage, focalisé sur les politiques sociales, n'examine que peu : comment évolue sur plus d'un siècle la perception sociétale de ces « vieux » dépendants, toujours à la lisière d'être des « inutiles au monde¹ » ?

Axelle BRODIEZ-DOLINO

■ Christian Topalov (dir.), *Philanthropes en 1900*. Londres, New York, Paris, Genève, Grâne, Créaphis, 2019, 680 p.

Vingt ans après *La nébuleuse réformatrice*, Christian Topalov poursuit ses recherches autour de la philanthropie et des milieux réformateurs à la Belle Époque et nous offre un splendide ouvrage à sa façon : une leçon de méthode d'une rigueur exemplaire,

1. B. Geremek (éd.), *Inutiles au monde. Truands et misérables dans l'Europe moderne (1350-1600)*, Paris, Gallimard-Julliard, 1980.

un travail collectif où il a lui-même beaucoup donné, une approche comparée plus que transnationale fondée sur une connaissance intime de ses terrains d'enquête.

Si le livre s'ouvre sur la « philanthropie » et s'achève sur « l'État social », il s'inscrit pourtant dans la veine historiographique qui a remis en cause les schémas trop linéaires par lesquels l'assurance se substituerait à l'assistance, la sécurité sociale à la charité, le droit au don. Le comparatisme révèle aussi quelques surprises : ainsi la « densité charitable » (nombre d'œuvres rapporté à la population) est à Paris le double de Londres et de New York, alors que les développements futurs du *Welfare State* auraient pu laisser supposer l'inverse. S'il y eut bien des ruptures, Christian Topalov préfère souligner les continuités ; elles s'enracinent dans ce qui se joue dans les années 1900, notamment en France à l'heure du « concordat charitable » qui voit œuvres privées et institutions publiques partager un certain nombre d'acteurs et de causes.

Or, malgré de nombreuses publications sur le champ charitable/assistantiel, c'est bien une vue d'ensemble qui fait défaut, à l'instar du travail de Catherine Duprat sur le Paris des années 1820-1840. Aussi l'enquête s'appuie-t-elle sur une source principale que sont les répertoires d'œuvres produits en Europe et aux États-Unis par les principales organisations philanthropiques. Massifs recueils, régulièrement mis à jour, ils classent les œuvres par objet, donnent leur(s) adresse(s), indiquent souvent le nom de leurs responsables, parfois leur budget, voire un bref historique. Cinq d'entre eux ont été plus systématiquement traités dans cette enquête : *Paris charitable et prévoyant* (1897 : 2 172 œuvres), publié par l'Office central des œuvres de bienfaisance ; le *Manuel des œuvres* (1900 : 1 231 œuvres), émanation du milieu des catholiques intransigeants ; le *New York Charities Directory* (1900 : 938 œuvres), publié par la Charity Organization Society ; le *Charities Register and Digest* (1890 : 1 449 œuvres), publié à Londres par une Charity Organisation Society également ; l'*Annuaire philanthropique genevois* (1903 : 436 œuvres), édité enfin par la Société genevoise d'utilité publique. Le contenu de ces sources est relativement pauvre : une notice de quelques lignes offre bien moins d'informations que les archives des institutions charitables, mais celles-ci ont rarement subsisté dans le cas de la poussière d'œuvres typique du XIX^e siècle. Aussi l'analyse de réseaux et l'analyse textuelle permettent-elles de décrypter ces mondes charitables en prêtant une attention particulière à la manière dont ils se donnent à voir, démarche qui consiste à « adopter le point de vue de la source » (p. 92).

La description ethnographique de la source méritait bien un (trop ?) long détour car elle révèle que les répertoires constituent eux-mêmes un mode d'action sur le monde charitable. « Recenser les œuvres était déjà agir sur celles-ci » (p. 56), écrit justement Christian Topalov : figurer dans un répertoire, c'est contribuer à la légitimité de celui-ci autant que de l'œuvre recensée. Viser l'exhaustivité, dans une démarche annexionniste (jusqu'aux écoles et hôpitaux à Paris, aux bibliothèques et musées à New York), c'est définir un espace légitime d'intervention pour la philanthropie, bref, c'est marquer un territoire dans un champ concurrentiel, celui d'un « sport de riches ». Les nomenclatures et le vocabulaire retenus disent aussi les causes légitimes, « centrales », et les marginales, « périphériques », qui ne sont pas partout les mêmes, ainsi du rejet des secours à domicile à New York à l'heure de la charité scientifique, ou de la place des œuvres confessionnelles, centrales partout sauf à Paris. Les lexiques charitables disent aussi les évolutions du champ : sécularisation parisienne par recul du mot catholique « pauvre » au profit de celui administratif

d'« indigent » – l'enjeu est la marginalisation, au moins symbolique, des catholiques intransigeants par les œuvres neutres portées par les catholiques ralliés, les confessions minoritaires et l'Assistance publique ; « paix lexicale » (p. 154) à New York, où les œuvres, de différentes dénominations protestantes, sont unies contre un ennemi commun, le Department of Public Charities de la municipalité, décrit comme corrompu et clientélaire.

Le cœur de l'ouvrage me paraît être constitué par l'analyse de réseaux développée dans le chapitre 5 sur les « formes du réseau charitable », et dans les chapitres 11 et 12 sur la « géographie charitable » à partir du cas parisien. Les graphes soigneusement reproduits dans des annexes d'une impressionnante richesse – « vaut le voyage » aurait dit le bon vieux guide Michelin, autre type de recueil d'adresses à finalité pratique – sont ici de deux types : ils relient les individus aux œuvres auxquels ils adhèrent ; ils relient aussi les individus entre eux dès lors qu'ils sont affiliés à une même institution. Il en ressort une cartographie du monde charitable où apparaissent des « composantes principales », cœur du réseau où les liens sont plus denses, et des « micro-réseaux périphériques », où œuvres et personnes paraissent plus isolés. La description statistique et graphique permet une comparaison entre les villes du corpus.

Le premier résultat est la grande dispersion des œuvres : la plupart sont petites, résultat d'initiatives individuelles, et isolées les unes des autres, « minuscules soupes populaires, patronages pour jeunes filles de telle paroisse, sociétés d'épargne pour les ouvriers de tel métier » (p. 164). Si le poids de la partie centrale des réseaux diffère selon les villes – faible à Londres dont le graphe se présente sous la forme d'une « chaîne » de petites régions fortement connectées en leur sein mais faiblement reliées aux autres, forte à New York avec un maillage dense d'œuvres et de personnes fortement connectées entre elles –, on peut en tirer des conclusions aussi bien sur ce qui rapproche que sur ce qui distingue. L'importante présence des congrégations catholiques féminines est une originalité parisienne ; celles-ci sont en lien aussi bien avec les grandes œuvres confessionnelles (Société de Saint-Vincent-de-Paul) que neutres (Assistance publique), contribuant à la porosité des secteurs public et privé et à l'établissement d'un terrain d'entente malgré une laïcisation toutefois inachevée en 1900. Mais la forte centralité des églises dominantes est partagée par les autres villes – Église d'Angleterre à Londres et Église nationale protestante à Genève –, moins à New York, contribuant à exclure les minorités confessionnelles du réseau central. Une grande cause structure aussi une des régions de cet espace, sauf à Londres : réforme municipale à New York, réforme des prisons à Paris, tempérance à Genève. Les femmes y sont présentes seulement par l'existence d'une grande institution comme la Société de charité maternelle à Paris ou la Société des dames du dispensaire à Genève.

Cette question est traitée plus à fond dans le chapitre suivant, qui s'interroge dans une perspective genrée sur la distribution du pouvoir entre hommes et femmes dans les mondes charitables. Existe-t-il des causes féminines ou masculines ? Hommes et femmes œuvrent-ils ensemble ou séparément ? Quelle est la place – centrale, périphérique – des œuvres masculines/féminines dans les réseaux charitables ? On retiendra l'invitation de Christian Topalov à tempérer la thèse, pourtant bien étayée, de la charité comme espace d'investissement féminin : ce sont les hommes qui dirigent les œuvres centrales, les femmes sont reléguées dans les marges, de nombreux dévouements féminins doivent être pensés comme des investissements collectifs au profit des pères et des époux. Il existe aussi des relations de pouvoirs

femmes/femmes au sein des œuvres liées aux hiérarchies de classe. Il conviendrait enfin de travailler davantage l'articulation philanthropie/politique dans les biographies masculines, à la suite des pages passionnantes du chapitre 8 (« Sociographie des philanthropes parisiens ») qui montrent comment la réforme apparaît comme une voie de reconversion pour la génération des notables déchus après l'arrivée au pouvoir des républicains à la fin des années 1870. On observe une trajectoire similaire chez les anciennes élites genevoises délogées par les radicaux en 1846 ; la philanthropie leur permet de se maintenir dans l'espace public (chap. 9).

La dernière partie, consacrée aux espaces, n'est pas la moins passionnante. À travers les cas de Londres et de Paris, il s'agit de travailler au plus fin – c'est-à-dire à l'échelle du quartier, de la rue et même de l'immeuble – sur les adresses des œuvres, des bienfaiteurs et des bénéficiaires, afin de s'interroger sur ce que la proximité, l'éloignement, la densité expriment en termes de relations sociales au sein de villes qui se transforment et dont les populations se renouvellent. Particulièrement novatrice me paraît être l'étude conduite à l'échelle de l'adresse qui fait émerger les notions d'« immeubles charitables » et d'« hôtels à sociétés ». Ces deux réalités morphologiques témoignent d'une concentration d'œuvres à la même adresse, mais la première est plutôt de coloration catholique, sur le modèle des maisons de charité polyvalentes tenues par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul (crèches, écoles, vestiaires, asiles de vieillards, dispensaires, cours ménagers, petits orphelinats, etc.) ou, apparus plus tard, des groupements d'œuvres ouvrières ou maisons sociales à l'initiative du clergé séculier, voire de philanthropes protestants (chapelle, patronage, fourneau économique, école professionnelle, conseil juridique, etc.) ; la seconde correspond plutôt au monde réformateur et savant qui, soit dispose d'un hôtel complet par achat ou legs (Musée social au 7 rue Las-Cases, par exemple, offert par le comte de Chambrun), soit loue un appartement au sein d'une maison d'habitation.

De la distribution des adresses charitables dans l'espace parisien les auteurs concluent aussi à la constitution de véritables quartiers ou « districts charitables » à la physionomie bien distincte, du boulevard Saint-Germain « réformateur » au quartier « catholique social » autour de Saint-Lambert de Vaugirard. Les calepins de révision du cadastre conservés aux Archives de Paris sont ici la source privilégiée, qui permet de suivre de près les immeubles et leurs occupants. Le promeneur parisien constatera aisément que, si ce livre décrit un monde en Europe plus qu'aux États-Unis en grande partie révolu – celui pour lequel la philanthropie était un signe de statut et de pouvoir –, il n'en a pas moins laissé des traces profondes dans la géographie et la morphologie de la capitale.

C'est un grand ouvrage et une leçon exemplaire que nous offrent Christian Topalov et les chercheurs qu'il a rassemblés² ; qu'ils en soient remerciés pour les pistes nouvelles ou renouvelées que l'on ne pourra plus emprunter sans leur compagnie³.

Matthieu BREJON DE LAVERGNÉE

2. Stéphane Baciocchi, Isabelle Backouche, Félix Bühlmann, Thomas David, Thomas Depecker, Stéphanie Ginalska, Alix Heiniger, Lucia Katz, Chris Leonards, Anne Lhuissier, Sonja Matter et Nico Randerad.

3. Un débat présidé par Nicolas Duvoux, avec la participation de Michelle Perrot et Gérard Noiriel, a par ailleurs été organisé autour du livre par le programme Philanthropy & Social Sciences, le 25 mai 2021. Il est disponible à l'adresse suivante : <http://pssp-lab.org>.